Palat LII 156/2

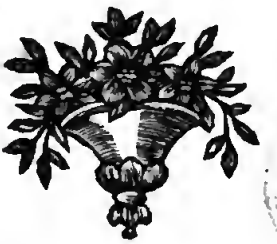
L'ÉCUEIL DES MŒURS,

COMÉDIE.

PAR M. PALISSOT.

Telle qu'elle a été repréſentée, pour la première fois, au Théatre Français, le vendredi 26 Juillet 1782.

PRIX, 1 liv. 10 ſols.



NAPOLI

A PARIS,

Chez { La veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

GERNANCE,	M. FLEURY.
LYSIMON, *parent & ami de Gernance*,	M. VAN-HOVE.
M. SOPHANÈS, *faux Philoſophe*,	M. MOLÉ.
MONDOR, *homme de finance & de plaiſir*,	M. DES ESSARTS.
ROSALIE,	Mlle. CONTAT.
CLORINDE, *Courtiſanes*,	Mlle. OLIVIER.
ERMINIE,	Mlle. JOLY.
MARTON, *Suivante de Roſalie*,	Mde. BELLECOUR.
L'ABBÉ FICHET,	M. D'AZINCOURT.
UN COCHER,	M. PRÉVILLE.
UN LAQUAIS.	

La Scène eſt à Paris.

L'ÉCUEIL DES MŒURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *occupée à considérer différentes étoffes.*

LAISSE-MOI contempler ces étoffes nouvelles;
Quelle variété! que les couleurs sont belles!

MARTON.

Eh bien! vous jouissez enfin de mes avis!
Vous repentirez-vous de les avoir suivis?
Vous allez éclipser nos Beautés les plus fières.

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumières.

A ce titre-là ſeul il faut le conſerver.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit ſe relever?

MARTON.

S'il le croit? mais ſans doute. Ignorez-vous encore
Que, dans ce ſiècle-ci, le caducée honore,
Que c'eſt un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'eſt point d'état mieux accueilli par-tout.
C'eſt un art à la mode & reduit en ſyſtême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connaiſſez donc nos mœurs, & déſabuſez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous reſpecte, nous?
A-t-on beſoin d'aïeux, alors qu'on eſt jolie?
La France, par degrés, à tel point s'eſt polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-deſſus à mon expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettrait tout ſon orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup-d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans? non, ma chère;
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycère?
Vous avez pu les voir. De leurs obſcurs débuts,
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.

On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe ;
Eh bien ! l'une eſt Marquiſe, & l'autre Vicomteſſe.

ROSALIE.

Quoi ! l'on peut, à ce point, s'oublier ?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui bleſſe l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos Sénateurs.....

ROSALIE.

Ah ! ne m'en parle pas !
Un Petit-Maître en robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez ſu charmer un Bel-Eſprit en titre,
Et qui déjà, pour vous, a fait plus d'une Epître.

ROSALIE.

Oui, la conquête eſt rare ; un Ecrivain blaſé,
Qui va traînant par-tout ſon perſiflage uſé.
J'ignore quels talens en ſa perſonne on vante,
Mais le plaiſir ennuie auſſi-tôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ſes Vers plus de reſpect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il eſt doux
(Cette gloire parfois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.

Mais ce qui me paraît pour vous plus séduisant,
C'est d'avoir obtenu le suffrage imposant,
L'amitié, les conseils d'un des grands Personnages
Que la Philosophie a mis au rang des Sages.
Ces Messieurs, pour servir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de son ami.

MARTON.

De Gernance ?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine,
Et, si j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur
Qui doit à ses destins enchaîner votre cœur.
Romanesque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage.
Sa figure est charmante; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter;
Mais avec lui, sur-tout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il se peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur
Ce n'est qu'un simple goût qui parle en sa faveur.
J'aime sa bonne foi, son inexpérience :
Son amour est si vrai, si plein de confiance,

Qu'il croit ce que je veux; il s'en fait une loi.
Ce ton du ſentiment eſt ſi nouveau pour moi,
Que, ſans me déguiſer qu'il tient à ſa jeuneſſe,
Sans m'aveugler enfin, ſon reſpect m'intéreſſe.
Tu ſais qu'il eſt d'ailleurs maître de ſon deſtin,
Et qu'il peut, en effet, diſpoſer de ſa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aiſance.
Voudrais-tu, ſur la foi d'une vaine eſpérance,
Me conſeiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui ſemble me chercher?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à ſubjuguer Germance,
Vous vous êtes ſouvent conduite en ſa préſence
Avec tant de réſerve & de diſcrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant, diſſipée & volage,
Ne s'accorderait guère avec le mariage;
Mais uſez de vos droits, du moins, juſqu'à ce jour,
Et ſachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnaiſſance.....

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient; c'eſt l'ami de Germance.

SCÈNE II.

M. SOPHANÈS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÈS.

EH bien ! ma Roſalie, enfin voici le jour
Préparé par mes ſoins, amené par l'Amour,
Où vos deſtins vont prendre une face nouvelle.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle;
Mais je vous peindrais mal ſa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu ſon idée;
Il ne m'écoutait pas. Sa tête eſt décidée,
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor:
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe;
Je réponds du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe,
Pouvez-vous m'en répondre aſſez? Si, par malheur,
Les préjugés allaient renaître dans ſon cœur?
S'il venait à rougir? ſi le Public, l'uſage?...

M. SOPHANES.

L'uſage, comme on ſait, eſt le mépris du Sage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toujours l'ouvrage de nos ſens?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique?
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.

Vous plaisez à Germance; eh bien! tout est au mieux.
L'Amour avait son but, quand il forma vos yeux.
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire?
Quel reproche Germance aurait-il à vous faire?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...
Sans vous être permis... quelque essai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?
Vous reprocheriez-vous un cœur sensible & tendre?
Qu'un Misanthrope amer, dans son triste loisir,
Se fasse une vertu de fronder le plaisir;
Moi, je sais compatir à l'humaine faiblesse;
Et Ninon, à mon gré, l'emporte sur Lucrece.

ROSALIE.

Ah! Monsieur Sophanès, vous me flattez?

M. SOPHANES.

Moi, non:
Je dis ce que je pense; interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale est du moins très-commode.

M. SOPHANES.

L'instinct de la Nature est ma règle & mon code.
Je ne m'abaisse pas à ces scrupules vains
Dont se laisse bercer le commun des humains,
Et je laisse aux Pédans ces austères maximes
Qui mettent de niveau la faiblesse & les crimes.

ROSALIE.

Mais Germance, en effet, pense-t-il comme vous?
S'il venait à changer?

M. SOPHANES.

Non, il eſt trop jaloux
De paraître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.

à demi-voix.

Entre nous, vous ſavez tout ce que je vous doi.
Ma vertu favorite eſt la reconnaiſſance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien! je m'abandonne à vos avis.

M. SOPHANES.

Parbleu!
Que pouvez-vous riſquer avec un ſi beau jeu?
Gernance, dans l'accès de ſa verve amoureuſe,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuſe.
L'Amour, exprès pour vous, lui prêta ſon bandeau,
Et de plus ſa manie eſt de voir tout en beau.
Que Marton ſeulement le flatte & vous ſeconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon ſens du monde.
A propos, il eſt temps d'employer ce reſſort,
Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

Il fouille dans ſes poches.

Je crois l'avoir ſur moi. Marton, avec prudence,
Saura choiſir l'inſtant d'en régaler Gernance.
Mais quoi! l'aurais-je donc perdu? Non, le voici.

Il remet une lettre à Marton.

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCÈNE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

CE Monſieur Sophanès eſt une ame excellente.

MARTON.

Oui, ſa philoſophie eſt tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour ſervir ſes amis, il ne ménage rien,
Il eſt plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale.... Il avait, ma foi, deviné juſte.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguſte.

SCÈNE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

VOus devez vous laſſer de me tenir rigueur,
Aimable Roſalie, & connaître mon cœur.
J'ai quelques droits du moins ſur votre confiance;
A quelle épreuve encor mettrez-vous ma conſtance?

Qui vous croirait barbare, avec des yeux ſi doux ?

ROSALIE.

Mais quels ſont donc mes torts ? de quoi vous plaignez-vous ?

GERNANCE, *avec feu.*

Je me plains... je me plains de vous voir indéciſe.
Eſt-ce là l'amitié que vous m'aviez promiſe ?
Je voudrais vous venger de l'injuſte haſard
Qui rendit la Fortune aveugle à votre égard ;
C'eſt mon plus cher déſir ; l'adverſité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :
Cependant... (Pardonnez à l'intérêt preſſant
Que m'inſpire pour vous un cœur compatiſſant,
Et peut-être, à l'excès, enivré de vos charmes)
Si j'en crois de ce cœur les ſecrètes alarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguiſez :
Auriez-vous des parens au malheur expoſés ?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes ſervices.

ROSALIE, *avec beaucoup de dignité.*

Non. Le Sort m'a gardé toutes ſes injuſtices :
Mais ſi mon ſeul partage était l'obſcurité,
S'il mettait, entre nous, trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible eſpérance ?
Qui, moi, vous avilir ! Le penſez-vous, Gernance ?

GERNANCE.

Eh ! pourquoi différer de recevoir ma main ?
Quel caprice odieux !....

ROSALIE.

Vous me preſſez en vain.

GERNANCE.

Ah ! vous me haïſſez, & toute ma tendreſſe...

ROSALIE, *du ton le plus auguſte.*

J'ai pour en abuſer trop de délicateſſe.
Je ne ſuis point, Gernance, inſenſible à l'amour;
Mais je veux vous forcer à m'eſtimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame eſt ſéduite.
Vous voyez à quel ſort le malheur m'a réduite!
Je ne puis ſeulement ſuppoſer ſans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Éclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuſe un partage auſſi doux,
Que peut-être je ſuis plus à plaindre que vous.
Ainſi que votre amour, ma faibleſſe eſt extrême;
Mais je veux vous ſauver, s'il ſe peut, de vous-même.

MARTON, *bas à Roſalie.*

A merveille!

GERNANCE.

Ceſſez des efforts ſuperflus.
Apprenez que mon cœur ne ſe poſſède plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de jeuneſſe
Qui n'ont point de votre ame abaiſſé la nobleſſe.
Le malheur ne doit pas inſpirer des remords,
Et la Fortune enfin veut réparer ſes torts.
Vous m'aimez.... Ah! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'oppoſez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de ſigner mon bonheur.

Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance....
Mais non. De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le temps de l'éprouver un peu.
Tenez, ce soir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Clorinde & la jeune Erminie.
Que sais-je ? La gaîté, la dissipation
Pourront faire à vos feux quelque diversion.
Vous en auriez besoin. Vous viendrez, je l'espère ?

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire !
Mais mon cœur, à son tour, vous impose une loi.

ROSALIE.

C'est....

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

à Marton.

Que vous êtes pressant ! Il faut le satisfaire.
à Gernance.
A demain, soit. Je sors un moment, pour affaire.

MARTON, *bas à Rosalie.*

Vous allez chez Mondor ?

ROSALIE, *à Marton, bas.*

Il le faut bien.
à Gernance, haut.
Adieu.

SCÈNE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENFIN, j'ai le bonheur d'obtenir ſon aveu.
Mais, ma chere Marton, toi, qui lis dans ſon ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme ?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet ?

MARTON.

Ah ! vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'Amour a-t-il pu ſe méprendre ?
Ce timide embarras eſt facile à comprendre.
Elle vous aime, & craint, en acceptant vos vœux,
D'abuſer, contre vous, du pouvoir de ſes yeux.

GERNANCE.

Elle ſe plaint ſouvent des torts de la Fortune.
Ma curioſité peut ſembler importune ;
Mais j'y reviens encor : tu ſais tous ſes ſecrets.
Des Parens à ſa charge, & peut-être indiſcrets,
N'abuſeraient-ils pas de ſa bonté facile ?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un myſtère inutile ?
Sa famille, il eſt vrai, n'eſt pas dans la ſplendeur ;
On peut, ſans opulence, être loin du malheur.

Ah ! ſi vous connaiſſiez le cœur de Roſalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monſieur, tant d'ingénuïté!

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrais cependant lui voir plus de prudence,
Et que pour ſa fortune elle eût moins d'indolence;
Mais je n'ai pas le don de la perſuader.
C'eſt là-deſſus, Monſieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non ſur ſes froideurs qui ne ſont qu'apparentes.
Si vous pouviez ſavoir les offres ſéduiſantes
Qu'elle vous ſacrifie.....

GERNANCE.

A moi, Marton?

MARTON.

A vous
Mais d'un pareil ſecret ſon cœur eſt trop jaloux;
Je dois le reſpecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtreſſe
J'ai promis de me taire. Oh! non, point de faibleſſe.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chère Marton?
Laiſſe-toi déſarmer.

MARTON.

MARTON.

Ah ! j'ai le cœur trop bon,

Elle lui remet une lettre.

Tenez, Monſieur, liſez. Jugez ſi l'on vous aime,
Et ſi vous n'étiez pas d'une injuſtice extrême :
Voyez ce qu'on refuſe. Eh bien ! avais-je tort ?

GERNANCE, *liſant la fin de la lettre.*

» La fortune & la main de MILORD CARLINFORT «!

MARTON.

Hélas ! de déſeſpoir, il eſt parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé ſi noble a droit de me confondre !
Dans une humble fortune, ô Ciel ! que de grandeur !
Tu ne m'étonnes pas, j'avais lu dans ſon cœur ;
Et je vais cependant eſſuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de ſots ; dont l'importune voix
Va bien-tôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconſéquence extrême !
Le croirais-tu, Marton ? Monſieur Sophanès même,
Lui que j'ai vu cent fois, avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'oppoſait ce matin leur vaine tyrannie,
Et ſemblait, pour moi ſeul, démentir ſon génie.

MARTON.

Quoi ! Monſieur Sophanès ?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il eſt différent de parler ou d'agir !
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'uſage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lyſimon ?
D'où me ſait-il ici ? Retire-toi, Marton.

SCÈNE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'APPRENDS, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Duſſé-je vous déplaire en vous prouvant mon zèle,
L'amitié me défend de vous rien déguiſer.
Si j'en crois le Public, vous allez épouſer
Une fille ſans nom, dont votre ame ſéduite
Ignore apparemment les mœurs & la conduite.
D'où provient ce ſoupçon dont vous êtes noirci ?
J'ai ſu par Sophanès que vous étiez ici,
Et, ſans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas l'honneur bleſſé m'inſpire.
Comment s'eſt répandu ce bruit injurieux ?

GERNANCE.

De notre attachement je reſpecte les nœuds,
Lyſimon, reſpectez le cœur de Roſalie.
On ſe trompe ſouvent dans tout ce qu'on publie ;

Mais mon cœur, qui ne voit rien à ſe reprocher,
Veut bien ſe découvrir, & ne rien vous cacher.
Peu fait pour conſulter l'opinion commune,
Exempt d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétends, il eſt vrai, diſpoſer de ma foi,
Et ne plus exiſter déſormais que pour moi.

LYSIMON.

Voilà donc où conduit cette Philoſophie,
Cet abus de penſer, dont on ſe glorifie!
On croit impunément pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injuſtes erreurs.

LYSIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'eſtime publique;
Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au ſeul nom de leur mère,
Et punis, en naiſſant, des faibleſſes d'un père,
Auront-ils, au beſoin, ce courage odieux?

GERNANCE.

J'aurai ſoin, Lyſimon, de deſſiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encenſe.
Mais briſons un diſcours dont l'amitié s'offenſe.
Vous parlez d'un objet qui vous eſt étranger;
Il faudrait le connaître avant de le juger.
Vous ſavez quel poiſon répand la calomnie;
Vous rougiriez vous-même, en voyant Roſalie;

D'avoir prêté l'oreille à des bruits impoſteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ſes mœurs,
Je ne la verrais pas ſans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher ſe malheur de Germance.

GERNANCE.

Quoi ! ne vouloir pas même être déſabuſé ?
Vos yeux.....

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait impoſé.
Je ſuis ſans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainſi la vertu la plus rare,
Croyez qu'à l'amour ſeul je ne me fierais pas.
Roſalie, à mes yeux, ſans bien & ſans appas,
Par d'autres qualités ſaurait encor me plaire.

Il lui montre la lettre de Carlinfort.

Jugez ſi ce refus eſt d'une ame vulgaire.
Peſez ce procédé.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Vous croyez à cela ?
Mais le premier talent de ces friponnes-là,
C'eſt d'oſer, au beſoin, ſe forger de ces titres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,
Et je vous prouverai.....

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LYSIMON.

J'ai connu Carlinfort. Il ſerait un moyen,

Quoiqu'il ſoit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon chet Lyſimon, rendez-moi ce billet,
Et ſur cet objet-là, terminons, s'il vous plaît.
Vous pouvez me trouver ou fantaſque, ou crédule;
Mon choix peut vous ſembler bizarre ou ridicule;
Je ne conſulterai là-deſſus que mon cœur.
Adieu. (*Il ſort.*)

LYSIMON.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec tant d'aſſurance!
Ces coupables excès ont duré trop long-temps,
Et j'oſerais m'attendre à d'heureux changemens.
Le Français ſuit toujours l'exemple de ſon Maître:
Tout m'invite à penſer que les mœurs vont renaître.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'AMOUR y pourvoira ! c'eſt parler à merveille;
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le temps preſſe, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Germance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monſieur Lyſimon eſt donc bien redoutable?

MARTON.

Oh ! je vous en réponds ! je crois que c'eſt le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous & troubler nos projets.
Je m'en ſuis défiée en le voyant paraître,
Et, pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtère !
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colère ;
Et s'il n'était ſorti quand j'allais éclater,
J'ignore à quel excès j'aurais pu m'emporter.

ROSALIE.

Mais que disait Gernance ?

MARTON.

Il était à la gêne ;
Un dépit concentré qu'il retenait à peine,
Et que sa passion voulait dissimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire !
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire ;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait dans son cœur se rendre le plus fort,
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde
Ce Monsieur Lysimon ?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaissez ?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en est assez. Je veux.... Gernance est si crédule !....
Oui... cet expédient n'est pas trop ridicule.
Sophanès, au besoin, peut l'appuyer encor :
Il nous réussira. —Vous avez vu Mondor ?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des desseins de Gernance ;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais... sous condition.

MARTON.

J'entends.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs saisi l'occasion
D'envoyer sur le champ prévenir Erminie,
Clorinde même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne se passe rien
Qui puisse lui causer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, ou je suis fort trompée,
Tout naturellement vous serait échappée,
Car nous avons l'esprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légéreté.
Heureusement, Mondor est toujours plein de zele.

Regardant attentivement la main de Rosalie.

Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?
Il est du plus beau feu.

ROSALIE, *souriant.*

Le trouves-tu, Marton?

MARTON.

Allons, vous saurez faire une bonne maison,
C'est ce que je voulais. Plus la Fortune avare
Vous...

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de guitare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui? votre Abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'eſt bien là le moment!

ROSALIE.

Que tu deviens ſévère!
Sais-tu qu'on en raffole? une voix ſi légère!
Des ſons ſi biens filés! un timbre ſi brillant!
C'eſt de lui que Clorinde apprit le goût du chant.

MARTON.

Et vraiſemblablement vous brûlez de l'apprendre?
Mais ſi Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre,
Car c'eſt auſſi le jour de mon Peintre.

SCÈNE II.

MARTON.

VRAIMENT,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement!
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fond, mieux placer mes ſervices;
Je ſuis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lyſimon
Ne doit pas en crédit l'emporter ſur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

SCÈNE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

QUEL excès de fureur, & quelle extravagance!
Ta Maîtreſſe, Marton eſt-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'inſtans dérobés à l'amour!

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous ſemblez en colère,
Monſieur; permettez-moi d'éclaircir un myſtère.

Vous me voyez encor dans une émotion !....

GERNANCE.

Quoi donc ?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyſimon,
Eu quelque démêlé ?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte ?
Tu me ſurprends.

MARTON.

Hélas ! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous....

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie ?

MARTON.

Eh oui ! vraiment, ſur elle !
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher querelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis là, Marton, eſt-il croyable ?

MARTON.

Comment ? rien n'eſt plus sûr ; mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.

Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt débarraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée;
Mais Monſieur Sophanès doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne ſe peut contenir.

MARTON.

Quoi donc ?

GERNANCE.

Si tu ſavais avec combien d'adreſſe
Il eſt venu tantôt me noircir ta Maîtreſſe,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement,
Comme il contrefaiſait le ton du ſentiment,
Oh ! je te défierais de t'empêcher d'en rire !

MARTON.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire ?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh ! ma foi, le trait eſt trop plaiſant !

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi divertiſſant.
Mais ſi je te peignais ſon air de pruderie,
Sa gravité, ſa morgue, & ſa pédanterie,

Il rit.

Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh bien, l'on en impoſe avec ſes grands airs-là!

Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Oppoſer ruſe à ruſe ; & ſans émotion,
Sans y mettre d'humeur, ſans explication,
Je voudrais, juſqu'au bout, ſuivre ſa perfidie,
Et je ferais, ma foi, durer la comédie
Juſqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour ſerait meilleur ;
C'eſt bien dit, ha, ha, ha.

SCÈNE IV.

M. SOPHANÈS, GERNANCE, MARTON.

M. SOPHANES.

TU ris de bien bon cœur?
Je venais m'accuſer à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis peut-être une extrême imprudence,
En t'adreſſant ici le triſte Lyſimon.

MARTON, *très-preſtement.*

Vous vous en accuſez vraiment avec raiſon :
Un rival maltraité, de qui la jalouſie
Aurait pu ſe porter à quelque frénéſie ;
Car vous ſavez combien ſon orgueil fut bleſſé,
Et comme il eſt ardent malgré ſon air glacé.

Par bonheur, ſon dépit ſe borne à des injures.

M. SOPHANES.

A l'amour malheureux on permet des murmures.

à Gernance.

Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offenſait que moi;

Mais Roſalie!. .

M. SOPHANES.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui ſe plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit?

GERNANCE.

J'ignorais ſon motif;

Mais, parbleu, l'amour propre eſt bien vindicatif!
C'eſt un déchaînement contre mon mariage!

M. SOPHANES.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le ſuffrage
Que de quelques eſprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup sûr, par l'envie attaqués;
Tu ſais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais ſi de ta raiſon le ſouverain empire
T'élève, en homme libre, au deſſus des clameurs
De ce peuple inſenſé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Roſalie a l'eſprit, les talens, la figure;

D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus:
Eh bien! pour être heureux, que te faut-il de plus?

GERNANCE.

Ah! je te reconnais à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du Sage!

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

M. SOPHANES.

Sais-tu bien que Marton eſt philoſophe?

MARTON.

Moi!
Je ſuis, tout bonnement, les loix de la Nature,
Et m'embarraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans... Mais on ſonne, je crois?

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh! oui, j'entends ſa voix.
J'y vais!

M. SOPHANES.

Adieu mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.

GERNANCE.

A demain.

M. SOPHANES.

Sûrement.

SCÈNE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

Ses yeux ſeront témoins de notre engagement,
Charmante Roſalie, & cet ami fidèle
Rendra notre union encor plus ſolennelle.
Il ſera le garant des ſermens de l'amour.

ROSALIE,

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me ſemble.
Regardez ce portrait; trouvez-vous qu'il reſſemble?

MARTON,

Je le trouve parlant.

GERNANCE,

Il m'eſt bien précieux:
Mais pardonnez... mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux ſi ſéduiſans que l'amour ſeul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiſte il n'eſt rien à reprendre;
Le portrait eſt charmant, j'en conviens; mais tenez,
Là,... ſans prévention... vous-même... examinez,
Voyez ſi cette bouche où règne un doux ſourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'Art ſemblent infructueux!

Qu'aux

Qu'aux regards d'un Amant il paraît infidelle !
Et combien je vous vois plus touchante & plus belle !

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur,
Gernance; mais enfin, c'eſt un don de mon cœur,

GERNANCE.

Je reſſens tout le prix d'une faveur ſi chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monſieur Lyſimon ?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant ſon nom.
Mais pardonnez, de grace, à ſon extravagance ;
Il eſt aſſez puni par vôtre indifférence.

ROSALIE, *avec fineſſe.*

Ses diſcours n'ont point fait d'impreſſion ſur vous ?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne ſont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inſpiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ſes ſecrets ſentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens ;
Mais je les ſacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous ce ſoir à mon Notaire :

Ce ſont vos intérêts que nous devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à raſſembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le ſais.

SCÈNE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

CET enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inſpirer l'amour.
Je crois que par degrés ſa paſſion m'enflamme,
Et ce n'eſt plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amène du monde. Arrange promptement
Des ſiéges.

SCÈNE VII.

CLORINDE, ERMINIE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au devant de ſes amies.*

Quoi! c'eſt vous?

CLORINDE.

Nous accourons, ma reine,
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Germance eſt-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra;
Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons paſſer avec toi la ſoirée.

ROSALIE.

Rien n'eſt plus obligeant. Marton, qu'on laiſſe entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.
à l'aſſemblée.
Eh bien! quel nouvelle avez-vous à m'apprendre?

CLORINDE.

On dit qu'Arſinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi ! vraiment ?

CLORINDE.

Oui vraiment, & le trait eſt bien bon !

à Roſalie.

Tu ſais qu'ils s'étaient pris de belle paſſion :
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux temps l'incroyable conſtance.
Ils s'étaient ſéqueſtrés du monde abſolument,
Et cela s'appelait un coup de ſentiment.

ROSALIE.

Eh bien ?

CLORINDE.

Pour t'abréger, notre auguſte héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la ſourdine.
Les gens étaient ſéduits, les paquets emportés ;
Le pauvre Amant dormait ſur la foi des traités :
Juge de ſon réveil, lorſqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdoit Euridice.
(*A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix*).
J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux enfers, il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi ! déjà ?

MONDOR.

Sans doute : Arſinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il eſt vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avait enlevée au Financier Chryſante,
Qui lui faiſait bâtir une maiſon charmante ;
Il lui devait au moins un dédommagement :
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

ROSALIE.

Aglaé me paraît mille fois plus jolie.

ERMINIE.

Elle a de beaux cheveux.

CLORINDE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutais pas.

CLORINDE.

C'eſt un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint.....

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle emploie.

ROSALIE.

Elle ?

MONDOR.

Pour en juger, il ſuffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah ! c'eſt une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.
Pour peu qu'elle m'en eût demandé le ſecret,
Je ne le dirais pas.

ERMINIE.

Un fait plus incroyable,
Et qu'entre nous d'abord j'avais traité de fable,
C'eſt que Julie.....

ROSALIE.

Eh bien ?

ERMINIE.

Oh ! ma foi, devinez.

MONDOR.

Je n'y ſuis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

ERMINIE.

Cherchez, imaginez.

CLORINDE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle?

ERMINIE.

Vous tiendrai-je en ſuſpens pour une bagatelle?
Elle eſt dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie!

MONDOR.

Elle a le diable au corps!

ERMINIE.

Vous n'êtes pas au bout, la prude ſe marie.

MONDOR.

Et quel eſt le mortel de qui l'ame aguerrie?....

ERMINIE.

C'eſt une eſpèce d'ours, un noble campagnard
Du Limouſin, dit-on, nommé Monſieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra; mais, malgré ſa réforme,
Avec ſon air ignoble, & ſa figure énorme,
Julie eſt de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah! ſes yeux quelquefois ont aſſez de montant.

ROSALIE.

Oui; c'eſt tout ce qu'elle a de la figure humaine.

ERMINIE.

La nouvelle pourtant n'en eſt pas moins certaine.

CLORINDE.

Dieu préſerve à jamais de tout mauvais haſard
Le front, l'auguſte front du bon Monſieur Nacquard!

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illuſtre Arſénie?

MONDOR.

On prétend qu'elle mene une aſſez triſte vie
Avec ſon Commandeur. Il en eſt ſi jaloux,
Qu'on ne peut lui parler ſans le mettre en courroux.
C'eſt bien de tout Paris le duo le plus ſombre;
Aux ſpectacles, aux bal, il la ſuit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'eſt lui ménager
Ce ſuprême bonheur qu'on goûte à ſe venger.

CLORINDE.

Qui peut la retenir dans ce dur eſclavage?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans ſans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maiſon.
Il joue à s'abymer, malgré ſon opulence,
Et c'eſt ce qu'Arſénie attend avec prudence.

ROSALIE.

Le deſtin de ſa ſœur eſt beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceſte en eſt, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garans, du moins, de ſa tendreſſe.

CLORINDE.

Comment ?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Ducheſſe,
Qui, ſe piquant d'honneur, pour la première fois,
Affichait la conſtance, au moins, depuis un mois.
On la dit furieuſe, outrée, inconſolable.
Il faut qu'Alceſte, au fond, ſoit un homme impayable
Pour occaſionner de ſi-vives douleurs.

ERMINIE.

Dit-on qu'il gagne au change ?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'eſt toujours pour Cléone un très-beau ſacrifice.

ROSALIE.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suiſſe.

CLORINDE.

Quoi ! ce n'eſt que cela ?

ERMINIE.

Peut-être moins encor.

CLORINDE.

On devrait de ſes airs rabattre un peu l'eſſor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs eſt ma foi bien bizarre!

ERMINIE.

Quoi ! des réflexions ? la fantaiſie eſt rare.

On entend chanter derrière le théatre.

Que veut dire ce bruit ? eſt-ce un chant nuptial ?

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ FICHET, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MONDOR.

EH ! c'eſt l'Abbé Fichet, en propre original.

CLORINDE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs ſont notés, divine Roſalie;
Vous avez le premier & le ſecond deſſus.

MONDOR.

Comme le voilà fait !

ERMINIE.

Qu'il a les yeux battus !

CLORINDE.

N'importe, il nous dira quelques chanſons nouvelles.

L'ABBÉ.

J'ai toujours du regret à refuſer les Belles ;
Mais indiſcrètement j'ai fait depuis un mois
Quelques excès de Punch qui m'ont éteint la voix.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe :
Je devais y chanter, y jouer un proverbe.
C'eſt ma fureur à moi qu'un proverbe ! & d'honneur,
Je me ſuis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent un jour je ſerais la victime,
Et je vais, quelque temps, m'exiler par régime.
Je ſuis anéanti.

ERMINIE.

Quoi ! ſans rémiſſion ?..

L'ABBÉ.

Moi, me faire prier ? c'eſt mon averſion.

ROSALIE.

Ah ! ne lui faiſons pas de demande indiſcrète,
Il a beſoin....

L'ABBÉ.

Je vais riſquer une Ariette,
Puiſque vous m'y forcez ; mais c'eſt ſous le ſecret :
Céliante jamais ne me pardonnerait.

Il prélude & chante un Air quelconque, mais très-court.

ROSALIE.

Il eſt délicieux !

CLORINDE.

Inconcevable !

ERMINIE.

Unique !

MONDOR.

Harmoniſte profond ! — A propos de Muſique,
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall ?

ERMINIE, *vivement.*

Le Vaux-Hall eſt déſert, allons plutôt au Bal.
Mondor nous menerait.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au Marais un triſte cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne ſauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non; mais je vois pour vous un autre arrangement;
Vous pourrez diſpoſer de ma berline anglaiſe.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y ſerez à l'aiſe.
Avec vous, au beſoin, l'Abbé tiendrait encor;
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

CLORINDE, *à Rosalie.*

Eh ! mais, charmante Reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguſte chaîne.
Irrémiſſiblement tu vas prendre un époux ?

MONDOR.

Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous !

ERMINIE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Germance ?
Eſt-il toujours aveugle, & plein de confiance ?
Nous ne te perdrons pas apparemment ?

MONDOR.

Oh ! non.

appercevant Germance.

Mais, c'eſt lui-même.

SCÈNE IX.

GERNANCE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

CLORINDE, *ſe compoſant & élevant la voix pour être entendue de Gernance.*

ON dit qu'il eſt du meilleur ton.

à Gernance.

Ah ! nous parlions de vous ; & du fond de mon ame,
Je faiſais à l'inſtant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'aſſurément vous êtes connaiſſeur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

CLORINDE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.
(*bas à Erminie*).
Il faut pour cette nuit nous mettre ſous les armes.

à Roſalie.

Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous preſſer pour revenir plus tôt.

SCÈNE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé ?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire ;
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !
Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

GERNANCE.

Ah ! ne doutez jamais de vos droits sur Germance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :
Nous pourrons, tête à tête, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pu m'en défendre.
Allez changer d'habit & revenez me prendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Mon rouge eſt-il bien mis, Marton?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche eſt, je crois, placée artiſtement?
Comment me trouves-tu?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le Bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Germance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,
Et même je faiſais une réflexion.

MARTON.

MARTON.

Quoi ! vraiment ?

ROSALIE.

Je penſais que Clorinde, Erminie
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Quelle bizarrerie !
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment ?...

ROSALIE.

Je leur trouve, entre nous, un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalouſie,
Vu le ſecret dépit dont leur ame eſt ſaiſie ?
Rien ne m'eſt échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs ſouris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épouſant Gernance,
A mettre déſormais un intervalle immenſe
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suiſſe à baudrier,
Le ſac, une livrée, enfin tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'uſage ;
Et ſi quelque haſard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les déſeſpérer.

MARTON.

Ce ſera votre état ; que pourraient-elles dire ?

ROSALIE.

Oh ! rien ne contraindra leur fureur de médire ;
Mais ce ſera de loin, & je n'entendrai pas
Leurs propos inſolens, leurs perfides éclats.

Ah ! quel bonheur, Marton, d'écraſer des rivales
Qui ſe croyaient en droit de nous traiter d'égales !
Combien je vais jouir de leur confuſion !

MARTON.

Mais il faut ſe monter ſur ſa condition :
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez diſſimuler ce déſir de vengeance
Juſqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'eſt bien ce que je veux,
Et même les forcer à ſeconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traîtreſſes,
Leur prodiguer encor les plus tendres careſſes.
Elles n'y perdront rien, & mes reſſentimens.....

SCÈNE II.

M. SOPHANÈS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÈS.

EH bien ! tout eſt-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Roſalie ? épouſez-vous Gernance ?
Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lyſimon peut cacher quelque mauvais deſſein,
Et je ſuis informé qu'il manœuvre ſous main.

ROSALIE.

Quoi ! pourrait-il encor nous donner de l'ombrage ?

MARTON.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,

Nous saurions mettre au pis le Seigneur Lysimon.
N'avez-vous pas pour vous & l'Amour & Marton,
montrant Rosalie.
Et ces yeux-là sur-tout en qui je me confie,
Et Monsieur Sophanès, & sa Philosophie?

ROSALIE.

Et Germance d'ailleurs, Germance en un moment
Pourrait-il démentir son tendre empressement?

M. SOPHANES.

Un moment quelquefois n'est pas sans conséquence.
A parler vrai pourtant, j'y vois peu d'apparence;
Mais, par malheur enfin, s'il venait à changer,
Il faudrait bien encor ne pas trop s'affliger;
Le mariage, au fond, n'est qu'un nœud populaire,
Un pis aller.

MARTON.

Sans doute. Avec son caractère,
L'Hymen n'aurait jamais trouvé grace à mes yeux.

M. SOPHANES.

On pourrait aisément vous trouver beaucoup mieux,
Du moins pour la fortune; &, dans l'âge où nous sommes,
L'intérêt est le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jeter sur son nom
Un vernis imposant de réputation,
Et tout peut y servir, même un peu de scandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je suis à l'instant tout prêt à publier;
Ma foi, je suis tenté de vous le dédier.

Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de Bel-Eſprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous diſpoſons ainſi de la célébrité.
Il n'eſt point, parmi nous, de ſi mince génie,
D'Auteur ſi peu fêté, qui n'ait ſon Aſpaſie.
Je vous mets du ſecret. Un tel rôle, au beſoin,
Pourrait vous réuſſir, & vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zèle, à mon expérience:
D'ailleurs, il n'eſt pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, ſoit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu! j'y tiens auſſi; j'en ai conduit le plan,
Et j'ai ſu diſpoſer Gernance de manière
Qu'à Monſieur Lyſimon il doit rompre en viſière.

à Roſalie.

Allez, je vous prédis le plus heureux ſuccès.
Mais, avec l'agrément de Monſieur Sophanès,
Il faut ſonger, Madame, à s'habiller bien vîte:
C'eſt un moyen de plus pour notre réuſſite.
Nous aurons cette nuit Gernance ſous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

SCÈNE III.

M. SOPHANÈS, *ſeul.*

ROSALIE eſt encore un effet très-ſtérile ;
Mais un jour ſa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager.. On ne ſait quelquefois
Juſqu'où l'on peut monter avec un tel minois.

SCENE IV.

GERNANCE M. SOPHANÈS.

M. SOPHANES.

AH ! vous voilà, Gernance, en habit de conquête ?
On voit que de l'Amour vous préparez la fête.
C'eſt toujours à demain ?

GERNANCE.

Oui, c'eſt le jour heureux
Qui va livrer enfin Roſalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais quoi ! c'eſt Lyſimon !

SCÈNE V.

LYSIMON, GERNANCE, M. SOPHANÈS.

LYSIMON.

JE vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courſes néceſſaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumières.
Vous m'avez cru tantôt l'eſprit préoccupé :
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On eſt ſi confiant, d'ailleurs, lorſque l'on aime !
Mais, on doit, à l'inſtant, m'apporter, ici même,
Des faits bien conſtatés, bien sûrs, bien évidens :
Vous vous devez, du moins, ces éclairciſſemens :
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître
Le deſtin, qui, ſans moi, vous menaçait peut-être.
Ma reſſource eſt encore au fond de votre cœur :
Conſultez-le, Gernance, il eſt né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez Lyſimon, vous épargner ces peines...
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches ſont vaines.
J'en connais les motifs, d'aillcurs ; & c'eſt aſſez.
Mais pour vous éviter tant de ſoins déplacés,
Apprenez que demain j'épouſe Roſalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.

Ironiquement.

Je ne vous preſſe pas d'en être le témoin;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?

à M. Sophanès.

Et vous la ſouffririez, vous, l'ami de Germance,
Vous que je ſuis ſurpris de rencontrer ici,
Vous, Monſieur Sophanès?

M. SOPHANES, *d'un ton léger.*

Il eſt bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre ſa flamme;
Mais toute ma morale a gliſſé ſur ſon ame.
Aux diſcours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je ſais que bien des gens fronderont ſa manie;
Mais un zele indiſcret deviendrait tyrannie.
D'ailleurs l'amitié même a ſes préventions.
Le bonheur, comme on ſait, tient aux opinions:
La ſienne eſt de braver tout uſage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à ſa mode.

LYSIMON.

O Ciel! de quels écueil il eſt environné!
Combien le nom d'ami me ſemble profané!
Eh quoi! de vils Flatteurs, par leur coupable adreſſe,
Egareront toujours l'imprudente jeuneſſe!

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur ſent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne ſuis pas ſurpris

Qu'il ait pu quelquefois fatiguer Roſalie.

LYSIMON.

La fatiguer ? qui ? moi ! Quelle eſt cette folie,
Gernance ?

M. SOPHANES, *à Gernance.*

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras
Eſt très-comique, au moins.

LYSIMON, *en lui-même.*

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus ſage a, parfois, ſes momens de caprice ;
Il faudrait ſeulement qu'il prît un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce perſiflage obſcur ;
J'en démêle aiſément la ſource clandeſtine.
Je reconnais par-tout l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conſeils ſéducteurs ;
Mais l'amitié vous reſte, & les remords vengeurs
Ramèneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, eſclave d'une femme,
Egaré par l'amour, infidèle à l'honneur,
Afficher les travers d'un ſiècle ſans pudeur,
Et d'un nom reſpectable abjurer la nobleſſe,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une Maîtreſſe.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenſer de tous ces vains éclats
D'une fauſſe chaleur, qui ne m'impoſe pas.
Je ne vous dis qu'un mot : Roſalie eſt chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zèle.
C'eſt trop vous emporter dans ſa propre maiſon.

LYSIMON.

J'y reſte, & vous ſavez quelle en eſt la raiſon ;
Mais croyez que l'ardeur de vous rendre ſervice
Ne m'impoſa jamais un plus grand ſacrifice.
Je vois trop, en effet, l'aſcendant de ces lieux,
Combien on y reſpire un air contagieux ;
Mais je vois vos dangers, je vous ſuis néceſſaire :
On ne rebute pas une amitié ſincère.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt preſſant qui commande à mon cœur ;
Vous ne me verrez point ſenſible à cet outrage.
Je veux à vos périls meſurer mon courage ;
Et dût tomber ſur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

M. SOPHANES, *à Gernance.*

Mais vraiment, c'eſt porter le délire à l'extrême.

SCÈNE VI.

ROSALIE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

GERNANCE.

VENEZ, venez ici vous défendre vous-même.
C'eſt trop le ménager : que ſa confuſion
Egale, s'il ſe peut, ſon obſtination.
Montrez-vous ; qu'il rougiſſe en vous voyant ſi belle :
Je vous jure, à ſes yeux, une ardeur éternelle.

ROSALIE, *à Lyſimon.*

Eh quoi ! vous vous plaiſez à me ſurprendre ainſi ?
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître :
Votre reſſentiment ſe calmera peut-être.
Quel ſujet avez-vous de vous plaindre de moi ?
Ne puis-je librement diſpoſer de ma foi ?

LYSIMON.

On m'avait prévenu de l'éclat de vos charmes,
J'éprouve en les voyant de nouvelles alarmes.
Je ne me pique pas d'inſenſibilité,
Et je ſais quel hommage on doit à la beauté.
Je ne m'en défends pas ; cette figure aimable
Rendrait à d'autres yeux ſa faibleſſe excuſable.
Moi-même, je pourrais pardonner une erreur ;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers ſa paſſion l'expoſe ;
Son cœur un jour, peut-être, en haïrait la cauſe.

Prévenez ces malheurs, & vous-même aujourd'hui
Prêtez-lui, contre vous, un généreux appui :
Agréez un conſeil à tous deux ſalutaire.
Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous faire ;
Ou craignez que bientôt une triſte clarté
Ne dévoile à ſes yeux l'affreuſe vérité.

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace ;
Je conviens cependant que ce ton m'embarraſſe ;
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Germance a-t-il un maître ? êtes-vous ſon tuteur ?
Quels ſont vos droits ſur lui ?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidèle ;
Et c'en était aſſez pour exciter mon zèle ;
Mais pour lui rappeler ce qu'il doit à ſon rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du ſang.

GERMANCE.

Lyſimon, c'en eſt trop.

LYSIMON.

Non, j'oſe vous prédire
Que la raiſon ſur vous reprendra ſon empire.

ROSALIE.

Monſieur vient-il au bal ?

LYSIMON, *froidement.*

Oui, s'il en eſt beſoin.

ROSALIE.

La fureur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela ſera plaiſant..

M. SOPHANES.

Très-plaiſant.

SCÈNE VII.

CLORINDE, ERMINIE, MARTON *ſe tenant à portée de ſervir*, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

CLORINDE, *à Roſalie.*

AH! ma chère,
Ne va pas / N'allez pas } nous gronder. Vous ſemblez en colere ?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment ;
Vous pouvez en juger par notre ajuſtement.
Le bal ſera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon ſoir, Monſieur Gernance.

M. SOPHANES, *à Gernance, dans un des côtés du théâtre.*

Lyſimon vous promet des éclairciſſemens :
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Roſalie à mes yeux n'en eſt que plus touchante.

ERMINIE, *à Roſalie, d'un ton d'inquiétude.*

Mais nous n'avons point vu la berline là-bas.

ROSALIE.

Oh ! Mondor eſt exact & ne tardera pas.

CLORINDE.

Je l'eſpère. — A propos, on dit qu'il ſe prépare
Pour Vendredi prochain une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc !

CLORINDE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,
Un ſpectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et des paroles même on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appelant un Laquais.*

Marin ! — Courez ce ſoir me fermer une loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir le premier rang.
N'allez pas l'oublier. — Rien ne m'amuſe autant
Que de voir dans ſa fleur une Pièce nouvelle.
à Germance.
Vous m'accompagnerez ?

GERMANCE.

En doutez-vous ?

ERMINIE, *à Roſalie.*

Ma Belle,
(*bas, en lui montrant Lyſimon.*)
Nous partirons trop tard ! Quel eſt ce loup-garou ?

ROSALIE, *bas à Erminie.*

Un parent de Germance, une eſpèce de fou.

CLORINDE, *à Roſalie.*

Mondor a ſûrement oublié ſa parole.

ROSALIE.

C'eſt ſon traître de jeu, ſon maudit cavagnole !

LYSIMON, *à part avec un ſentiment de douleur.*

Et ! Gernance à la fin n'ouvrirait pas les yeux ?

GERNANCE, *tendrement à Roſalie.*

Ce Bal eſt donc pour vous bien cher, bien précieux ?
Eh bien ! à quoi Mondor vous eſt-il néceſſaire ?
Je n'ai point, il eſt vrai, ma voiture ordinaire ;
Mais, depuis ce matin, obligé de courir,
Je me ſers d'un Remiſe, & je peux vous l'offrir.

ERMINIE.

Vraiment, nous l'acceptons avec reconnaiſſance.

CLORINDE.

Il eſt toujours aimable & plein de complaiſance.

ROSALIE, *à Marton.*

Que le Cocher s'apprête au plus vîte, Marton.

(*Marton ſort.*)

SCÈNE VIII.

UN LAQUAIS, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE LAQUAIS.

CETTE Lettre s'adreſſe à Monſieur Lyſimon.
(*Le Laquais ſort après avoir remis la Lettre à Lyſimon*).

LYSIMON, *avec joie.*

(*après avoir parcouru la Lettre*).
Ah ! je reſpire enfin ! — Juſqu'ici, cher Germance,
J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait du moins va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avait vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort. — Cette Lettre eſt de lui.

M. SOPHANES, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui ?

ROSALIE, *du même ton, mais avec un peu de trouble.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire ;
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;

Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi:
Mais comment récuſer le témoin que voici?

à Gernance.

Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit, & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez,— il faut vous ſatisfaire;
Mais craignez.....

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

CLORINDE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là?

ERMINIE.

Bon! vous verrez qu'au Bal cela s'éclaircira.

à Marton, qui rentre.

Eh bien! Marton?

MARTON.

Cet homme eſt vraiment très-bizarre:
Il a pour ſes chevaux une tendreſſe rare.
Ils ne peuvent, dit-il, vous mener.

SCÈNE

SCÈNE IX.

UN COCHER, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE COCHER.

NON, ma foi.
Emportez-vous, Monſieur, battez-moi, tuez-moi,
J'aime trop mes chevaux : chacun a ſa marotte.

ROSALIE.

Voyez cet inſolent.

LE COCHER, *frappé tout à coup de Roſalie, & la remarquant avec la plus grande ſurpriſe.*

Eh!... c'eſt ma ſœur Javotte!

ROSALIE, *avec une indignation feinte, mêlée de beaucoup de trouble.*

Qui vous, mon frère? vous!

LE COCHER.

Quoi! n'es-tu plus ma ſœur?
Si mon obſcurité t'afflige au fond du cœur,
Le mien ſouffre bien plus de ta magnificence.

GERNANCE, *conſterné.*

O Ciel! où m'entraînait mon aveugle imptudence!

ROSALIE, *avec le ſentiment de la plus vive douleur, en s'appuyant ſur M. Sophanès.*

Suis-je aſſez confondue! ôtez-moi de ces lieux;
Je voudrais me cacher même à mes propres yeux.

LE COCHER, *se mettant au devant de Roſalie qui s'éloigne.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frère;
C'eſt à moi de rougir; reſpecte ma miſère,
Elle eſt honnête au moins.

ERMINIE, *en emmenant Clorinde.*

Je la plains : cependant
Convenons que le Bal eût été moins plaiſant.

GERNANCE, *ſe jetant dans les bras de Lyſimon.*

Ah ! mon cher Lyſimon, quel était mon délire !

LYSIMON.

Le Ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire.
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

FIN.

L'ÉCUEIL
DES MŒURS,
COMÉDIE.

On trouve chez les mêmes Libraires les Œuvres complettes de M. Paliſſot, 7 *vol. in-8°. rel. avec Fig.* 48 *liv.*

Les mêmes, 7. *vol. in-12* 15 *liv.*

Et les Pièces ſuivantes détachées.

Les Philoſophes, Comédie en Vers, en trois Actes. 1 *l.* 10 *ſ.*

Le Satirique, Comédie en vers, en trois Actes. 1 *l.* 10 *ſ.*

Digitized by Google